

Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur

39(1) | 2023

Numéro spécial - hiver 2023

Articles

Le MT180® ou les infortunes de l'excellence

JEAN FRANCES ET STÉPHANE LE LAY

<https://doi.org/10.4000/ripes.4571>

Résumés

Français English

Il y a dix ans maintenant, Ma thèse en 180 secondes® faisait son entrée dans les mondes francophones de la recherche et de l'enseignement supérieur. Inspiré d'un dispositif Australien, Three Minutes Thesis (3MT), cette compétition de communications pour doctorants porte les candidats à s'affronter les uns aux autres à coups de *speechs* de trois minutes censés rendre compte de leurs travaux de recherche. Il pourrait, en somme, s'agir d'une sorte de concours de vulgarisation visant à mettre en lumière « la relève de la recherche ». Or, à étudier précisément ce qui se dit et se joue au MT180® (Corsi et al.), il est permis d'en douter. Et, à demander à d'anciens lauréats ce qu'ils pensent de leur passage sur les planches du concours, l'analyse selon laquelle Ma thèse en 180 secondes® servirait premièrement à faire sortir les sciences des laboratoires et à valoriser les chercheurs en devenir demande à être réexaminée de près. Ce que nous proposons de faire ici.

Ten years ago, My Thesis in 180 Seconds ® (MT180®) appeared in the world Francophone higher education. Modelled on Australia's Three Minute Thesis (3MT), this communication competition for doctoral students engages students in a public speaking competition in which they have three minutes to pitch their research projects. In this sense, MT180 might be understood as a sort of popularization contest aiming to shed light on the "research report." Yet when one considers what is in play more closely (Corsi et al), this interpretation becomes questionable. Indeed, once one begins to ask former participants about their opinions regarding their experiences over the course of the competition, the idea that My Thesis primarily serves to bring science out of the laboratory and to raise interest in researchers becomes ever more clearly



in need of being re-examined. This rethinking of what is at stake in MT180 is what we present here.

Entrées d'index

Mots-clés : vulgarisation, promesses scientifiques, souffrance éthique, socialisation doctorale

Texte intégral

1. Introduction

- 1 Le concours Ma Thèse en 180 secondes® (MT180®) est une compétition de communication pour doctorants. Entreprise au niveau des établissements, elle se poursuit jusqu'au rang international pour les meilleurs candidats. Les apprentis-chercheurs se mesurent publiquement les uns aux autres à coups de *speeches* de trois minutes censés présenter leur travail de recherche. En nous appuyant sur une enquête au long cours¹, nous en avons déjà proposé une analyse globale (Corsi et al., 2021) : nous avons analysé sa genèse institutionnelle, son déploiement effectif dans les universités francophones, les formations proposées aux candidats, l'expérience que ces derniers font de cette compétition, l'écriture des *speeches* et leur mise en scène. Toutefois, un point réclamait des précisions. En effet, le dispositif semblait entraîner les doctorants à se jouer de normes professionnelles qui, dans les mondes de la recherche, participent à organiser la communication (des) scientifique(s), notamment aux moments de faire sortir les sciences des laboratoires. C'est sur cet aspect-ci du MT180® que nous allons revenir.
- 2 Cet approfondissement est possible parce que les données empiriques rassemblées nous permettent de détailler le travail que les apprentis-chercheurs réalisent avant de monter sur la scène du concours et de saisir, de manière compréhensive (Charmillot et Seferdjeli, 2002), ce que produisent ces expériences sur ce que nous appellerons les « subjectivités doctorales ». Nos analyses s'inscrivent dans une sociologie du travail académique et scientifique nourrie des apports de la psychodynamique du travail, et donc soucieuse de prendre en compte les effets sur la santé des évolutions des organisations du travail (Dejours, 1993; Pourmir, 1998; Le Lay, 2012; Flot, 2014). Elles mobilisent aussi une sociologie de l'éducation supérieure qui, prenant acte du fait que la réalisation d'un doctorat se résume de moins en moins à la rédaction d'une thèse (Frances, 2013), explore les « processus renouvelés d'incorporation et de réincorporation des savoirs, des savoir-agir professionnels en fonction des nouveaux contextes, des mises en situation nouvelles, des nouveaux défis posés » (Jorro et De Ketele, 2013, p. 171) par les reconfigurations de l'enseignement supérieur et de la recherche.
- 3 Au mitan de notre enquête, nous avons observé combien les subjectivités souvent blessées des apprentis-chercheurs² trouvaient dans le MT180® un dispositif où regagner en plaisir et en estime de soi... pas toujours de manière pérenne, ni au « juste prix ». En effet, les réponses aux questionnaires et les entretiens s'avèrent souvent traversées d'une prise de position assez duale des doctorants à l'endroit du concours : l'expérience de sa préparation, les rencontres, les moyens mis à leur disposition font l'objet d'appréciations majoritairement positives, quand l'(auto-)analyse du rôle institutionnel que leurs organisations leur ont fait jouer (parfois à leur insu) et l'examen



critique de leur *speech* mènent une minorité de candidats à éprouver de l'amertume. C'est que, sous couvert de soutenir une opération de vulgarisation et de mise en lumière de la « relève de la recherche³ », le dispositif incite les doctorants à produire des discours relevant davantage de la « promesse scientifique » (voire de l'exagération et du mensonge [Audétat, 2015]) que de la « popularisation des sciences » (Bensaude-Vincent, 2010). Pas à pas, les candidats en viennent à enfreindre quelques règles éthiques propres aux métiers de la science, à s'en rendre compte et à le regretter.

4 Le doctorat est une formation à et *par* la recherche. Il induit l'acquisition d'une éthique professionnelle singulière organisée autour des normes de probité, de justesse et de précision (Daston, 2014), de mise en commun et de vérification collective des connaissances produites (Merton, 1968). Celles-ci s'incarnent dans l'écriture d'articles, la participation à des conférences et quand des chercheurs présentent leurs travaux dans les médias non spécialisés. Or, dans le format du MT180®, et du fait de sa dimension compétitive, les possibilités d'observer ces normes s'amenuisent au fil du concours, sans que les candidats ne le verbalisent d'emblée, d'où un sentiment rétrospectif parfois amer. C'est de cette production de l'ambivalence en doctorat dont il sera question ici et de son arrimage à des formations qui, censées aider les apprentis-chercheurs à « vulgariser », et à répondre à des demandes sociales adressées aux scientifiques (Bauer et al., 2021), apprennent davantage à « faire rêver » et à « promettre ». Au niveau méthodologique, cet article repose sur l'analyse de deux entretiens (sur les 20 réalisés avec des candidats français). Nous y montrerons en quoi, au MT180®, réaliser des performances remarquées expose les candidats à un type de souffrance psychique spécifique (la souffrance éthique) liée à ce que l'on pourrait qualifier d'« infortunes éthiques de l'excellence ». Nous ne visons donc pas de significativité statistique. Notre approche se veut clinique, fondée sur l'écoute du vécu subjectif du concours par les personnes interviewées, écoute faisant une part importante aux affects, y compris les plus désagréables. Cette attention aux tensions psychiques s'explique par l'idée selon laquelle la souffrance est un point d'entrée fécond pour comprendre la manière dont un sujet se confronte à une organisation du travail donnée, parvient à faire face aux difficultés quotidiennes (jusqu'à en triompher dans le meilleur des cas), voire à faire l'expérience du plaisir.

5 La sélection des deux participants procède de la richesse clinique des entretiens et de leur trajectoire « brillante » dans le concours. Awa (sociologue) et Clément (physicien) se sont montrés disposés à auto-analyser leur passage sur les planches du MT180® et ils parvinrent aux finales internationales. Du fait de leur trajectoire au cœur du dispositif, ils sont nos enquêtés les plus susceptibles d'avoir éprouvé le plus large spectre d'émotions que le concours pouvait générer, et de donner ainsi à comprendre les ressorts de l'ambivalence. Dès lors, deux entretiens bien sélectionnés constituent un « échantillon » plus ajusté au traitement de notre question (Pirès, 1997) que ne le seraient les cohortes de candidats interrogés par questionnaire. Ce texte a donc valeur d'une « miniature ethnographique » (Geertz, 1998) qui questionne et complète d'autres études de cas (Frances et Le Lay, 2017; Frances et Le Lay, 2020) et participe d'une « fresque murale » (Geertz, 1998) plus ambitieuse de cette compétition de communication.

6 Dans les pages qui suivent, nous décrirons comment le MT180® entraînent des apprentis-chercheurs à prendre part à des compétitions dont l'issue se joue moins sur la production de savoirs originaux – suivant les modes traditionnels de régulation du champ scientifique (Merton, 1968) – que sur des capacités à jouer aux scientifiques innovants et entreprenants. Là est bien notre objet : détailler comment le malaise prend forme depuis l'ambition initiale des candidats pour l'acquisition de savoir-faire utiles aux métiers de la recherche et pour la vulgarisation, jusqu'au ressentiment d'avoir été



saisis par le dispositif et de s'être laissés prendre à « *faire le show* ». D'un point de vue analytique, il s'agira de montrer comment le concours habitue les doctorants aux « amertumes de l'excellence » et en quoi une telle socialisation à l'ambivalence peut porter atteinte à l'*ethos* scientifique. En première partie, nous replacerons le MT180® dans le cours des transformations du doctorat. Puis, nous montrerons en quoi cette compétition de communication suscite plaisir et engagements des candidats grâce aux formations qu'elle offre, à la convivialité qu'elle produit et à la tribune (censément) ouverte à la vulgarisation auquel elle donne accès. Enfin, nous expliquerons en quoi les émotions positives éprouvées par les candidats au moment du concours tendent, pas à pas, à se dissiper, dès lors que les doctorants réexaminent leurs expériences au prisme des transformations contemporaines des champs de la recherche et de l'enseignement supérieur.

2. Le MT180® dans une configuration académique en tension

2.1. Intégration, *ethos*

7 En France, le diplôme de doctorat a un statut très particulier. S'il est le plus haut placé dans la hiérarchie académique⁴, sa valeur d'échange sur les marchés de l'emploi est volatile. Après une soutenance de thèse, viser un poste dans l'industrie expose à se voir reproché d'être trop « universitaire », « pas suffisamment concret », « trop éloigné du travail en entreprise », etc. Et à ceux qui espèrent devenir chargé de recherche au CNRS ou maître de conférences à l'université – soit les contrats français de chercheur et d'enseignant-chercheur titulaires les plus prisés –, les évaluateurs regretteront le cas échéant un dossier de publications trop mince, un nombre insuffisant d'heures d'enseignement, voire un manque d'expériences en matière d'obtention de contrats de recherche.

8 En outre, ces mêmes évaluateurs, à qui il revient de réguler (l'accès à) la profession, opèrent une gestion des « files d'attente » devant les postes et y font patienter les plus jeunes titulaires d'un doctorat. Sandrine Louvel (2006), comme le collectif P.É.C.R.E.S (2011) ont bien rendu compte du phénomène. Le doctorat est donc le diplôme le plus haut des hiérarchies académiques mais, quel que soit le secteur visé – privé ou public, académique ou industriel –, il est jugé insuffisant pour décrocher directement les emplois pérennes auxquels il forme. De cette observation, nous avons tiré la conclusion selon laquelle le mémoire de thèse ne contient pas le doctorat, ce dernier ne gagnant en valeur d'échange sur les marchés de l'emploi scientifique qu'à condition d'être complété d'expériences professionnelles, publications, obtention de contrats de recherche, créations de partenariat, intégration aux associations et instances disciplinaires, etc.

9 Ce constat induit un prolongement qui se vérifie empiriquement : le travail scientifique dont procède la thèse ne peut conduire ceux qui s'y attellent vers les emplois de chercheur qu'à condition qu'ils s'astreignent durant leur doctorat et les années suivantes à réaliser un travail de valorisation de soi et de ses dispositions. Et, justement, le champ scientifique est composé d'espaces et de médias où les apprentis-chercheurs peuvent se faire reconnaître pour leurs travaux et pour leurs potentialités. Des espaces et des médias qui, parce qu'ils imposent des normes et formats satisfaisant aux critères académiques de probité, de précision et de justesse, permettent aux doctorants et jeunes docteurs de hausser leur visibilité et la valeur d'échange de leur CV



sans pour autant avoir à enfreindre l'*ethos* scientifique et à en payer les coûts subjectifs. Finalement, ce champ scientifique marqué par la rigueur de ses marchés de l'emploi offre à celles et ceux qui en sont tenus aux marges des lieux et des temps où se promouvoir et se faire valoir selon des modalités qui ne contreviennent pas aux valeurs des professionnels des sciences : les revues scientifiques et de vulgarisation, certaines émissions scientifiques proposées par des médias dominants et traditionnels (émissions télévisées et radiophoniques sur les réseaux publics, presse écrite) ou encore les Fêtes des sciences en font partie.

- 10 L'exemple des colloques abordé ci-dessous permettra d'illustrer cette dernière observation. De la sorte, nous disposerons d'un point de comparaison en vue de mettre en lumière la spécificité du concours MT180® et sa contribution à une mise en spectacle des sciences et des doctorants. Si le concours peut générer des gains rapides en termes de notoriété et de visibilité, il contraint à un travail de promotion de soi composé d'activités spécifiques (*storytelling*, écriture elliptique et humoristique, apprentissage des rudiments du jeu de scène, etc.) dont les coûts subjectifs peuvent s'élever parfois rapidement.

2.2. Socialisation doctorale, *benchmarking* biographique et travail scientifique

- 11 Faire un doctorat exige de s'atteler à la fois à du travail scientifique et à des activités visant la socialisation professionnelle et l'intégration à son champ de recherche et aux communautés scientifiques afférentes. Certes, ces activités peuvent parfois nourrir la recherche; elles ne s'en démarquent donc pas forcément de manière radicale. Il n'est qu'à penser à certains colloques : les doctorants s'y font repérer, font valoir l'avancée de leurs travaux, et réussissent parfois à se faire reconnaître par leurs pairs comme jeunes chercheurs prometteurs. Ainsi, des activités où peut se jouer la valorisation de soi sont parfois susceptibles de se conjuguer sans heurt à la découverte de nouvelles pistes de recherche, au réexamen de ses analyses, en un mot la production de connaissances. Dans l'exemple pris ici, les significations attribuées à ces types d'activités distinctes s'alignent et incitent les doctorants à se percevoir – notamment à travers le regard de leurs pairs – en tant que futur collègue, à endosser sans peine l'*ethos* du chercheur et à nourrir leur *illusio* scientifique.

- 12 Il peut en aller de même au sujet de la vulgarisation. Certains chercheurs reconnus profitent de Twitter ou de YouTube notamment en vue de faire connaître les avancées de leurs sciences à des publics extérieurs à leur communauté scientifique. Les questions posées par ces derniers amènent parfois les chercheurs-vulgarisateurs à réexaminer leurs manières de travailler ou à se diriger vers de nouvelles voies de recherche. Le cas du sociologue Denis Colombi est exemplaire à cet égard. Professeur de Sciences économiques et sociales en lycée, son compte Twitter compte plus de 30 000 abonnés et son blog est très suivi. Les échanges et dialogues qu'il noue avec ses *followers* l'ont amené à faire un pas de côté par rapport à sa spécialisation initiale sur l'expatriation professionnelle et à enquêter sur l'argent des pauvres. Ces nouvelles investigations l'ont conduit à publier un ouvrage tout à la fois reconnu par les sociologues et plébiscité par les médias, ce qui a fait augmenter d'autant son nombre de *followers*. Ici, travail scientifique et travail de visibilité de soi et de ses recherches se sont entraînés mutuellement en un cycle dynamique de crédibilité dont le mouvement semble agir positivement sur l'*ethos* de l'enseignant-chercheur-vulgarisateur et sur la (bonne) perception de son métier et de ses engagements. Là, produire des connaissances et se produire en tant que producteur de connaissances ne provoquent aucune tension



psychique, mais du plaisir puisque les deux principaux piliers de la reconnaissance, jugement de beauté et jugement d'utilité (Dejours, 1992) se confortent l'un l'autre dans une configuration où la qualité du travail scientifique demeure un horizon pratique et une exigence éthique. Ainsi menées, les deux familles d'activités soutiennent une sorte de « socialisation sublimatoire » aux métiers de la recherche et/ou de l'enseignement supérieur.

- 13 En revanche, d'autres expériences et activités relevant de ce que nous qualifions de « *benchmarking* biographique » (Le Lay et al. 2020), justifiées au nom de l'« excellence » et pouvant être appréhendées sans trop d'*a priori* négatifs avant d'être entreprises (et sur le moment de leur réalisation), produisent rétrospectivement une certaine amertume, le sentiment d'avoir été dupé, et obligent parfois doctorants et jeunes docteurs à des rationalisations pour justifier le fait de les avoir menées. Pour certains anciens candidats, le MT180® relève de ce type d'activité de « *benchmarking* » dont les coûts subjectifs dépassent finalement les gains, quand bien même les premières incitations institutionnelles (encouragement à s'engager pour son établissement) ou personnelles (volonté de vulgariser) laissaient espérer une issue plus favorable. Dans les entretiens analysés ici, ce qu'Awa et Clément disent de ce qu'ils ont fait lors du tournoi et ce qu'ils en disent *a posteriori* mettent en lumière les émotions auxquelles il expose.

3. Le bal des débutants : plaire à tout prix ?

- 14 Majoritairement, les candidats au MT180® s'y inscrivent pour plusieurs raisons : désir de faire connaître leurs travaux hors de leur espace scientifique, de compléter leur cursus doctoral en suivant des formations, envie de rompre avec la monotonie de la thèse en s'essayant à un exercice de communication. Parfois, la décision de s'inscrire procède des conseils de leurs encadrants (ce qui est plus vrai aujourd'hui qu'aux premières heures du concours) ou de leur école doctorale (ED), etc. En un mot, l'on vient au MT180® dans l'optique de devenir un peu plus chercheur, tout en faisant *quelque chose d'un peu différent* de ce qu'offre le quotidien sur la paillasse, le terrain, en salle blanche, en séminaire ou en bibliothèque. Et quand les doctorants débutent leur vie de candidat, quand ils assistent à la réunion d'information, aux premières rencontres avec les autres participants de leur établissement et aux premières formations, ils ont tendance à mettre le doigt sur ce *quelque chose d'un peu différent* et à s'en réjouir. Au début, le dispositif semble donc jouer en faveur d'une socialisation sublimatoire aux métiers de la recherche, ou servir à réenchanter un peu le quotidien doctoral.
- 15 S'il n'est pas question de dresser une liste exhaustive des conditions grâce auxquelles l'impression initiale laissée par le MT180® sur les doctorants est positive, il importe d'en relever les principales, à savoir la promotion de la vulgarisation (dont nous verrons ensuite qu'elle peine à être effective), la formation à la prise de parole en public et l'assurance d'une certaine convivialité entre candidats.

3.1. Fidélité à soi, fidélité à la recherche

- 16 Les organisateurs du MT180® présentent le concours en tant que dispositif offrant à des apprentis-chercheurs de présenter leurs travaux sous forme vulgarisée à des publics de « non-spécialistes ». Cette possibilité de « faire sortir » leur science des laboratoires



est mobilisatrice. Clément et Awa en ont d'ailleurs fait la raison première de leur inscription et y ont arrimé une définition précise de (ce qu'est) la vulgarisation. Laquelle s'aligne largement sur la définition qu'en donne Bensaude-Vincent (2010) notamment, pour qui la vulgarisation est un discours schématisé, mais aux dimensions démonstratives et probatoires rigoureusement tenues.

17 « J'y suis allée personnellement [au MT180®] parce qu'y a un mail qui est envoyé par l'ED et je travaille sur un sujet qui me... dont j'ai très envie de parler à l'extérieur du champ scientifique : ça me paraît très important. C'est important de s'inscrire dans le champ scientifique et j'ai très envie de le faire correctement avec les règles de la socio[logie], etc. Mais j'ai aussi envie d'en parler en dehors parce que c'est un sujet qui, je pense, intéresse d'autres personnes que les scientifiques. » (Awa)

18 « Il fallait être fidèle à soi-même. [...]. Si tu fais une thèse c'est que tu aimes ton sujet et que tu as envie de retranscrire la vérité dessus. Mais en vrai, il n'y a rien qui peut empêcher un concurrent de dire n'importe quoi [...]. La limite c'est un peu celle que tu te fixes... C'est l'éthique de la personne qui va déterminer, du coup je ne suis pas sûr... Du coup, j'ai raconté ce que je faisais mais une version très édulcorée et qui me va parce que scientifiquement, elle me paraît OK. » (Clément)

19 Un discours « qui va scientifiquement » et qui est engagé au service de « l'envie de retranscrire la vérité » sur son sujet de thèse; une « envie de parler à l'extérieur du champ scientifique » de son travail, tout en veillant à s'inscrire « correctement » et selon les « règles » dans sa communauté de recherche. Le MT180® attire des doctorants parce qu'il se donne pour un dispositif au service de la publicisation de sujets de recherche et ouvre une tribune publique à des apprentis-chercheurs qui, en même temps que de vivre au quotidien l'intérêt de leur objet, peinent à le partager hors de leur communauté scientifique. Enfin, les deux candidats expliquent leur motivation en référence à une règle du jeu qu'ils projettent sur le MT180®, mais qui n'est pourtant pas expressément communiquée par ses organisateurs, à savoir celle de la probité scientifique (ou de la « vérité »), ici exprimée par le lexème de l'éthique et de l'observation des règles du champ.

20 Pour les candidats, satisfaire aux règles de la communication scientifique habituelles relève d'un impératif à suivre pour composer leur communication à destination du « grand public ». Les doctorants entendent transmettre des connaissances vérifiées, en plus de faire connaître leur métier et leur formation. Dans ce cadre, le MT180® est attractif parce qu'il valoriserait le doctorat :

21 « C'est [...] surprenant pour un chercheur de dire que MT180 c'est entièrement nul, c'est un peu contre-productif [...]. [Il s'agit] de dire : «C'est important ce qu'ils font». Moi, je fais de la recherche fondamentale et j'étais tellement content de dire à la radio que la recherche fondamentale c'est important et qu'il n'y avait personne pour dire que j'avais tort. J'étais trop content de pouvoir faire ça! » (Clément)

22 Cette motivation est à ce point puissante qu'elle se justifie au singulier :

23 « À la Sorbonne [finale nationale], après y avait un lycéen qui avait séché [...] pour venir [...], il est venu me voir avec son père et on a discuté à fond, pendant une demi-heure, il était super enthousiaste. Ça m'a fait du baume au cœur de voir qu'il y avait au moins un gosse que ça avait vraiment [...] motivé de faire chercheur. Là je me suis dit : «Bon, il y en a au moins un», [...] ça m'a permis de rationaliser! » (Clément)

24 L'ouverture vers la société n'est toutefois pas l'unique préoccupation des participants. Engagés dans un parcours universitaire aux multiples attendus, les doctorants ont rapidement saisi permettait de satisfaire des injonctions curriculaires tout en comblant certaines lacunes en matière de « compétences transversales » ou *soft skills*⁵.



3.2. Se former pour prendre du plaisir à communiquer les sciences

25 Plus haut, nous avons proposé la notion de socialisation doctorale sublimatoire. Par là, nous désignons un processus de formation à et *par* la recherche, et une dynamique d'intégration aux communautés scientifiques et au champ académique qui sont parés de significations positives par les doctorants à mesure que ce processus et cette dynamique renforcent leurs capacités à produire des connaissances, à se faire reconnaître comme jeune chercheur en devenir, à se considérer comme tel, et sont perçus comme autant d'étapes rapprochant de l'entrée dans la profession. Être en capacité de vulgariser des savoirs scientifiques peut contribuer à cette socialisation sublimatoire. De même, des formations qui visent la transmission de savoir-faire relatifs à la prise de parole en public, en ce qu'ils servent tant pour l'enseignement que pour des colloques, des séminaires ou des présentations de posters (Macintosh-Murray, 2007), ont toutes les chances de participer, elles aussi, à une socialisation doctorale plaisante. C'est d'ailleurs ce qui explique en partie l'engouement des candidats au MT180® pour les formations à l'écriture et à la mise en scène proposées en amont du concours.

26 « J'avais déjà fait, avant, de la vulgarisation. Et j'en faisais avant ce concours et j'en ferai après. Là [la formation proposée avant le concours officiel], c'est une occasion de continuer et d'apprendre [...] d'autres techniques. J'avais l'impression qu'il y avait des formations autour de ça et que c'était un moyen d'améliorer ma communication envers le grand public. » (Awa)

27 « Quand j'ai su que l'ED donnait trois crédits *ECTS*, ça m'a décidé. Quand je me suis dit : «Je peux faire passer ça comme une formation doctorale, OK». J'ai tout à fait l'excuse pour dire à mes chefs : «C'est bon, c'est ma formation. Il faut que je fasse quelque chose et je préfère faire un peu de théâtre que [...] d'attendre devant un Powerpoint à l'ED». C'est comme ça que ça m'a un peu décidé. Un peu une décision sur un coup de tête au final. Et puis la formation était sympa. » (Clément)

28 Les deux extraits d'entretien illustrent l'envie des candidats de se former à des savoir-faire communicationnels – des « techniques » selon Awa – dont le maniement sert à la diffusion des sciences et, par ce biais, soutiendrait une forme sublimatoire de socialisation aux métiers de la recherche. La décision de s'engager dans ces formations est parfois renforcée par les gains de crédits (*ECTS*) qu'elles assurent. C'est le cas de Clément. Dans d'autres situations, le souhait et la nécessité ressentie de se « perfectionner » en matière de communication, notamment dans une optique de « professionnalisation » scientifique⁶, suffisent à solidifier les engagements.

29 « Pour l'instant, j'ai fait ce truc-là dans une perspective de me former [...]. Des fois, j'ai l'impression qu'il y en a c'est : «Je le fais s'il y a des crédits derrière, sinon, je ne le fais pas». Moi je voulais me former, qu'il y ait des crédits ou pas.

30 - T'y voyais quelque chose d'important toi, pour ta formation de scientifique?

31 - Oui, carrément! Pour m'insérer professionnellement. Les Doctoriales, je le voyais comme ça aussi. Ça me paraissait : une formation, j'essaie de comprendre les choses, de savoir comment on les fait. De le faire bien... » (Awa)

32 Plus généralement, la grande majorité des enquêtés interviewés ont apprécié la formation et la considèrent comme un déclencheur majeur de leur inscription au concours (comme 48% des répondants à notre enquête). Les raisons les plus souvent invoquées sont celles qui transparaissent dans les *verbatim* reproduits ci-dessus, à savoir le désir de se perfectionner en matière de diffusion des sciences et l'envie de se former à des savoir-faire communicationnels utiles à la « professionnalisation » scientifique des doctorants et le faire reconnaître par les instances de l'enseignement supérieur (ED en tête), et par ses pairs.



3.3. Convivialité

- 33 « L'analogie guerrière [...] et l'analogie économique [...] sont courantes pour décrire les pratiques scientifiques et touchent généralement assez juste » (Gargani, 2007, p. 129). Ces analyses montrent combien certaines caractéristiques du champ scientifique, à savoir des causes endogènes aux professions de la recherche, influent directement sur les relations qu'entretiennent les doctorants entre eux. Qu'ils s'agissent des courses à la production de connaissances originales (Merton, 1968; Bourdieu, 1976), aux compétitions pour l'obtention de ressources bureaucratiques (Latour et Woolgar, 1988) ou de la rigueur de ses marchés de l'emploi (Bonnal et Giret, 2009), les champs de la science et de l'enseignement supérieur génèrent parfois tensions et animosités entre des apprentis-chercheurs engagés dans une même discipline et/ou visant un même poste (Latour, 1993), un même financement (Pélisse, 2012), etc. Néanmoins, les pratiques entre scientifiques sont aussi marquées par le « besoin fondamental d'avoir de nombreux collègues, nécessaires pour produire de la scientificité » (Gargani, 2007, p. 139).
- 34 Ainsi, « chaque chercheur est à la fois un *producteur* donnant du savoir et un *receveur* acceptant le savoir de l'autre. Cette double position, fondée en grande partie sur la confiance [et des institutions comme les revues], contribue à l'interaction entre différents chercheurs » (Gargani, 2007, p. 142). Plus généralement, les possibilités du travail (de) scientifique, à l'instar d'autres activités de métier, sont d'autant mieux assurées que les professionnels des sciences sont intégrés à des groupes intermédiaires (groupes informels, équipe sportive d'entreprise, organisation professionnelle, syndicat, etc.) au cours de leurs pratiques, et qu'en leur sein ils entretiennent des relations conviviales avec leurs pairs. Les doctorants ne dérogent pas à cette observation et une part de leur « persistance au doctorat » procède directement de leur intégration à ces mêmes groupes (Bourdages, 1996). À bien des égards, les collectifs de candidats qui se forment au MT180® et au cours des formations qui précèdent les épreuves remplissent cette fonction de pourvoyeur de convivialité.
- 35 Selon Clément, « *la formation était plus intéressante pour la rencontre entre les thésards que pour la formation elle-même* ». Cette observation est partagée par de nombreux candidats. Certes, le programme compte, mais le fait de rencontrer de nouvelles personnes importe tout autant.
- 36 « La partie la plus intéressante dans la formation, c'est de rencontrer quelqu'un qui fait une thèse sur la pomme de terre en Europe et de discuter comment on présente son sujet de thèse et ça, c'était vachement intéressant. » (Clément)
- 37 En même temps que travailler sur des sujets très différents les uns des autres, et donc de ne pas être en compétition du point de vue de la production de science et d'obtention de postes ou financements, les doctorants partagent des conditions objectives de vie et de travail comparables mais assez peu connues hors des mondes de la recherche. Là, ils peuvent échanger autour de leurs tracas quotidiens, leurs ambitions professionnelles et leurs projets de recherche en se comprenant mutuellement, sans pour autant que ces ambitions et projets ne fassent ici l'objet d'une lutte. Ainsi, avant le concours, ils sont des pairs sans être d'emblée des concurrents, ce qui est bien moins le cas dans les laboratoires.
- 38 Enfin, les candidats ne sont pas dupes du caractère éphémère des groupes qu'ils créent à l'occasion du MT180®. Comme l'explique Clément, « *quand on est dans le concours, on est sympas, contents de discuter [...] et d'échanger sur des expériences mais on n'est pas dupes sur le fait [...] qu'on garde contact durablement : c'est prévisible*. » Lui et Awa ont d'ailleurs précisé que les liens créés au moment du concours n'ont guère perduré, en dehors d'exceptions interindividuelles. De façon un peu contre-



intuitive, cette soudaineté et cette évaporation rapide des groupes de doctorants – cohérentes avec le format du concours – assurent finalement une certaine sincérité aux relations qui s'y développent. Les candidats créent *via* le MT180® des sortes de collectifs intermédiaires qui leur offrent d'avoir un pied dans le champ académique et l'autre en dehors de leur spécialité. Ces caractéristiques marginale-sécante et volatile des groupes deviennent vectrices de convivialité et permettent aux candidats d'injecter un peu de plaisir et de légèreté dans un quotidien plus austère. Parfois même, le caractère franc des échanges mène les doctorants à s'interroger sur le « jeu » que le MT180® leur fait jouer et à se questionner sur ce qu'ils acceptent de faire pour concourir.

4. Les infortunes de l'excellence

39 Au début de la compétition, les doctorants souhaitent parler de science et cette envie perdure tout au long des étapes du tournoi. Leur goût pour la vulgarisation n'est pas feint. Aussi, de nombreux candidats voient dans le MT180® un média de promotion de la recherche comme profession et mission de service public. Mais ce double engagement n'est pas sans produire d'ambiguïtés, à mesure que s'accumulent les succès sur les planches du concours.

4.1. La tension entre enjeux scientifiques et enjeux communicationnels

40 « On peut critiquer l'exercice sur la forme, on peut critiquer que ça soit la thèse Twitter... La finalité de l'exercice, c'est quand même de desservir... enfin, de servir la cause des chercheurs » (Clément). Le lapsus du jeune physicien illustre la tension propre au concours : en dépit de sa forme « critiquable », beaucoup de candidats revendiquent le double engagement pour la diffusion des savoirs et la valorisation des métiers de la science. À certains égards, ce double engagement renvoie à une forme d'altruisme désintéressé (l'élan vulgarisateur) et de défense de la profession (servir les chercheurs). Mais cette position ne va pas nécessairement trouver écho auprès d'autres scientifiques. Clément en témoigne :

41 « Je me suis fait casser du sucre sur mon dos par des collègues – je m'en fous un peu –, mais moi je trouve que j'ai été honnête avec ce que j'ai fait avec les trois minutes. Parce que tout le monde sait qu'on ne peut pas résumer une thèse en trois minutes. À partir de là, il faut accepter les contraintes de l'exercice ».

42 Cette manière euphémisée de présenter la tension entre désir de communiquer sur ses travaux et contraintes pour y parvenir n'est pas si simple, même pour Clément. En effet, le MT180® permet, incite puis oblige les doctorants à poursuivre plusieurs objectifs intenablement simultanément. Au départ, les candidats viennent au concours de bonne foi, un peu comme lorsqu'un chercheur va débattre à la télévision, pensant parvenir à ne parler qu'en chercheur malgré les exigences propres au petit écran. Or, non seulement le format du concours pèse sur les enjeux personnels des candidats (vulgariser correctement dans un temps limité, faire bonne figure sur une scène pour présenter les scientifiques sous un bon jour), mais le dispositif entraîne les doctorants vers des enjeux communicationnels qu'ils n'ont pas pour habitude d'affronter et découvrent lorsqu'il est trop tard pour reculer.

Les cas de Clément et d'Awa sont édifiants car ils montrent que la description de l'expérience vécue est similaire, mais que son analyse diffère profondément,



l'appartenance disciplinaire des deux doctorants jouant ici un rôle non négligeable. Tout d'abord, les deux participants expliquent avoir affronté une forme de dépossession institutionnelle à mesure que progressait le concours.

44 « Je m'attendais pas à faire la communication du CNRS : parce qu'il y avait un truc comme ça. Y avait plein d'enjeux parallèles qui se croisaient et tout le monde n'avait pas les mêmes objectifs. [...] Entre le régional et le national [...], durant ces quatre mois, tu vois d'autres enjeux qui se ramènent. Tout d'un coup, la CPU et le CNRS prennent les choses en main et là y a un enjeu de communication du monde scientifique. Du CNRS et de la CPU envers le grand public, et là c'est autre chose. C'est plus ton sujet de thèse [...] expliqué au grand public et essayer de trouver des moyens ensemble de réfléchir à cette question. Parce que je ne considère pas que j'explique quoi que ce soit. [...] c'était autre chose. C'était la communication du CNRS envers d'autres mondes. Le monde de l'entreprise. Le grand public. D'autres choses se passaient, qui nous dépassaient, nous les doctorants. Je pense. » (Awa)

45 « C'est marrant d'avoir affaire à des choses qui sont différentes et c'est pour ça que c'était intéressant comme expérience. C'est peut-être aussi pour ça que mon habitude de me prendre au jeu a pris le dessus sur des questionnements plus éthiques et je me suis prêté au jeu. [...] Moi, j'ai participé au truc de bonne foi en me disant : «C'est mieux d'exposer une belle image des doctorants; pour une fois on va parler de la thèse autrement qu'en disant que les thésards sont des branleurs». Et je me rends compte à la fin qu'il n'était pas question que des doctorants. Surprise! À mon échelle, je me trouve un peu impuissant de savoir ce qu'il fallait faire : je pense que les gens de la CPU et du CNRS sont tout autant de bonne foi – peut-être pas les vrais chefs, Jean-Loup Salzmann et Alain Fuchs, je pense qu'ils ont plus réfléchi à leur manière de cirer les pompes des ministres en présence. Je me suis dit : «Ah eux, ils sont en train de naviguer et faire de la politique». » (Clément)

46 Alors que Clément décrit son expérience avec une certaine légèreté de ton – allant jusqu'à expliquer l'évitement de questionnements éthiques par son goût « *égoïste* » de la performance ludique et théâtrale –, Awa pointe avec une certaine amertume le sentiment de dépossession de son sujet de thèse qu'elle a ressenti lorsque les instances académiques nationales ont « *pris la main* ». Toutefois, cela ne l'a pas empêchée de maintenir sa participation au concours :

47 « De leur part, il y avait envie de récupérer un truc : c'était très calculé dès le début. C'est juste que moi je n'ai pas perçu ça. Peut-être un côté naïf de ma part. Ou idéaliste, ou très axé sur ce que je fais et comment j'essaye de le faire, etc. Et du coup, je n'ai pas tout de suite perçu les autres enjeux et tout ce qui se mettait en place. Et qui sont tout à fait logiques en fait. Quand je regarde ça maintenant, et même pendant, je me dis «ben oui, évidemment! Tu réagis beaucoup trop tard, mais évidemment que c'était ça!» Y a peut-être des personnes qui ne s'inscrivent pas dans ce genre de projet parce qu'elles perçoivent la machine que c'est et puis le fait qu'il y a d'autres enjeux. Moi je n'ai pas capté ou peut-être que mon enjeu personnel, c'est-à-dire faire passer mon sujet de thèse, a dépassé ces enjeux-là. Peut-être que je les ai mis de côté en me disant : «ça je m'en fous, moi je sais pourquoi je suis là. J'ai envie de parler de ça et j'aimerais bien que ça soit entendu». Et du coup, je me suis dit : «on verra». Par contre ça a été une tension pour moi, je l'ai vécu comme une tension. Entre ce que je venais faire là, ce qui se passait et qui me dépassait. D'autres doctorants ne l'ont pas du tout vécu en tension... »

48 Ainsi, à suivre Clément et Awa, la place des doctorants et de leur travail passerait au second plan, comme si elle ne constituait pas justement l'objet même du tournoi.

49 Ce premier effet d'étrangeté et de dépossession de soi a été renforcé par une forme de « sidération médiatique ».

« La finale internationale, on arrive et on est catapultés : il y a BFM et i-télé qui te



tombent dessus et moi je n'ai jamais vu ça de ma vie et c'est : «Vas-y, débrouille-toi!» Il n'y avait aucun coaching! [...] mais à la fin, c'était hyper stressant. La finale où il y a d'abord eu les TV puis les radios, les coups de fils et tout, je suis rentré dans ma chambre d'hôtel et j'étais mort de trouille! J'ai appelé un pote, complètement en catastrophe, en train de me dire : «Mais qu'est-ce qui est en train de se passer? J'ai l'impression que ça n'est pas du tout bien ce qui est en train de m'arriver». Je n'étais pas du tout bien! Après, je suis redescendu : j'ai dessaoulé. Ça a été une semaine à gérer des coups de téléphone. Le truc est retombé et j'étais à peu près tranquille. Mais c'est pas agréable du tout comme sensation. » (Clément)

51 « J'ai eu beaucoup de mal tout le long entre les trois concours : le régional, le national et l'international avec le côté médiatique. Je ne m'attendais pas du tout à ça. [...] Y avait cette grande différence avec les autres communications que je peux faire où j'ai mon texte sous les yeux, où je peux respirer, où je ne suis pas filmée. Et voilà! La pression, elle vient du fait que c'est trois minutes, que tu ne peux pas te louper, et que c'est fini! Y a de l'attente de type théâtre. C'est une scène et tout d'un coup tu deviens une comédienne [...], c'est le truc qui m'est apparu le plus nettement. C'est que ce n'est pas une communication classique au sens où c'est aussi un exercice théâtral.

52 - Dans les com' classiques y a beaucoup moins de théâtre?

53 - Ouais, je trouve. Y en a toujours, mais pas autant. Là, tout est pensé. Comment tu te fringues. Ça devient autre chose parce qu'y a le côté spectacle. Ils ont fait de la communication un spectacle. Du coup, les fringues que tu mets, ce n'est pas pareil : parce qu'il y a cette putain de caméra, qu'il y a les photos, les médias et tout ça. Parce que tout le monde dans la salle te regarde. Tous les regards sont braqués sur toi. Forcément, tu te demandes comment tu vas te saper. Tu ne viens pas en survêt' quoi! Voilà! » (Awa)

54 La sur-sollicitation des candidats par les médias nationaux et régionaux tranche avec la méconnaissance profonde de la situation des doctorants durant leur cursus et la faible attention accordée à la plupart des recherches scientifiques. Aussi bien Clément qu'Awa ont vécu difficilement ces moments, à tel point que les deux candidats ne se reconnaissaient plus vraiment eux-mêmes (l'un étant « mort de trouille », l'autre cédant finalement à la pression de l'image en matière de présentation de soi). Or, le sentiment d'aliénation et les affects dont font part Awa et Clément ne sont pas sans incidences sur le plan de la santé mentale.

4.2. La souffrance de se faire happer dans le dispositif spectaculaire

55 La clinique du travail a montré depuis longtemps que la rencontre avec le réel du travail, c'est-à-dire avec ce qui résiste à la maîtrise technique et/ou scientifique de tout travailleur, se solde par la survenue d'affects plus ou moins désagréables qu'il convient de juguler pour pouvoir continuer à travailler sans tomber malade (Dejours, 1993). D'un point de vue théorique, ces affects, courants dans tout métier, constituent une forme de souffrance normale que les travailleurs peuvent subvertir en plaisir si les conditions individuelles et collectives le permettent : en particulier, il faut pouvoir faire usage régulier de son intelligence pratique pour résoudre les sources et/ou les conséquences de résistance du réel, voir reconnue sa contribution à l'œuvre commune et participer à des délibérations collectives autour des règles de métier (pratiques, civiles et éthiques).

À défaut, les travailleurs doivent mettre en place des stratégies individuelles ou collectives de défense pour contenir le vécu subjectif de cette souffrance normale. Lorsque les travailleurs évoluent dans des configurations professionnelles



particulièrement dégradées (notamment en raison de la disparition de tout collectif permettant de faire face aux exigences de l'organisation prescrite du travail), l'action des défenses devient inopérante : la souffrance devient alors pathogène et débouche sur des décompensations somatiques ou mentales diverses.

56 Ces précisions peuvent sembler hors de propos ici. Pourtant, l'analyse de plusieurs entretiens menés dans le cadre de notre recherche – dont ceux d'Awa et Clément – montre que la santé mentale des doctorants ayant participé au MT180® a été plus ou moins soumise à rude épreuve. On a vu que Clément et Awa ont ressenti un sentiment de déréalisation face au déferlement médiatique, voire de peur pour le premier. Mais d'autres affects également problématiques les ont traversés.

57 « Je trouvais ça trop violent. Vraiment violent. C'est bizarre mais je n'ai pas l'impression que d'autres personnes l'aient vécu comme ça. Mais pour moi, c'était vraiment le truc de trop. Je n'ai pas... ça n'a pas été.

58 - C'est quoi, c'est l'ambiance, l'animateur?

59 - L'ensemble, le côté...

60 - *Entertainment*?

61 - En fait tout était surchargé, tout était vraiment surexposé : sur, sur, sur. Pour moi, c'était trop. C'était vraiment trop. C'était au-dessus de... Y a une dose normale d'interactions entre les gens et à un moment, c'est juste trop. Je ne dois pas être très adaptée à tout ça. Donc j'ai vraiment dû prendre sur moi. Mais ce qui me violentait surtout c'est que... À la finale nationale, ce qui était encore jouable pour moi, c'était qu'on était à peu près dans des conditions similaires de travail. Les doctorants qui étaient là. Qu'on bosse à Strasbourg, ou untel à Nantes, ou à Grenoble : on est en France, tous, et on bosse dans des conditions similaires. On a des conditions de travail – qu'on ait un financement ou pas – à peu près similaires. Mais je me dis qu'on ne peut pas faire concourir dans un même truc des gens qui travaillent au Burkina, au Sénégal, en Belgique, au Canada, en fait. Pour moi, il y avait une inégalité de base en fait, qui était complètement passée sous silence et, tout d'un coup, on était tous égaux et on concourait de la même manière. Ça me paraissait impossible de faire une sélection dans ce truc-là. Ça me paraissait improbable de dire qui allait... euh... le meilleur. Je trouvais ça complètement déloyal et faux en fait. Et ça me... je ne peux pas. » (Awa)

62 Même si l'on peut discuter la façon dont la doctorante en sociologie évacue un peu rapidement la question des inégalités sociales entre doctorants travaillant dans le champ académique français (Béduwé et al., 2009), on ne peut que la suivre dans sa critique de ce qu'elle nomme une « *mascarade* » égalitaire passant sous silence, le temps d'un concours, les profondes disparités entre pays occidentaux et pays du continent africain. Cette mascarade a fait naître en elle du dégoût et de la colère contre lesquels elle s'est défendue en mobilisant notamment son ethos professionnel :

63 « MT180 [...], j'ai été dépassée par le côté médiatique, par le côté spectacle et donc ça, ça a vraiment été dur, et je n'avais pas envie de rentrer dedans parce qu'à un moment y a une sorte de compromis à faire. [...] On me demandait presque, au niveau de l'école doctorale ou des personnes qui te donnent des conseils pour faire ton truc, on me demandait quasiment d'assouplir mon discours de le rendre... consensuel, moins militant, moins radical [...]. Et des personnes m'ont dit que si je voulais gagner, il était temps de changer mon discours. Si je voulais gagner en national ou en international. Ça par contre, j'ai absolument refusé de le faire. [...] Dans les discussions que j'avais, y avait plusieurs personnes qui étaient plutôt admiratives de ça, en fait. Elles étaient contentes d'une certaine manière que je ne cède pas.

64 - Qui étaient ces personnes [...]?

- Les mêmes personnes qui me demandaient de céder! C'est paradoxal mais... Je pense que c'est aussi la force du sujet. Toutes les personnes qui me donnaient des



conseils là-dessus, les gens de l'ED, elles avaient aussi parfaitement conscience du fait que c'était inconvenant de céder, de changer son discours sur un sujet comme ça. Parce qu'il y a des gens derrière! [...] sont morts, [...] qui meurent encore, [...] des gens qui en souffrent. Et juste pour un spectacle de 180 secondes, je vais changer mon discours? C'est impossible! C'est aberrant! Indépendamment de la science. C'est une question de décence. J'aurais trouvé ça indécent que, pour gagner, j'ai à changer la thèse ou la réalité d'un truc qui est prouvé scientifiquement. Donc, finalement, elles étaient d'accord avec moi, que c'était indécent. Quand je leur ai mis sous les yeux le truc, [...] donc pas d'autres choix que d'y aller avec son propre discours! »

66 Alors qu'Awa a décidé de tenir fermement la question des règles de métier scientifiques, quel que soit le résultat final, de manière à affronter la déstabilisation psychique consécutive à la participation au concours, on a vu plus haut que Clément s'est lui lancé dans le défi de la performance théâtrale personnelle, notamment pour lutter contre la peur et le déplaisir :

67 « Au début, ils [mes responsables] disaient : «C'est un truc marrant, ça va l'amuser». Après, ils ont bien vu que ça me pesait un peu. [...] C'est là aussi que j'ai compris que quand on tend le micro, on peut dire à peu près tout ce qu'on a envie. À partir de là, j'ai mieux compris comment ça fonctionnait et j'ai aussi compris que ça n'est pas ça ce que j'aimais faire. Donc clairement, je me suis dit : «On va finir ça, retourner au labo et ne jamais recommencer». [...] La conclusion, c'était que je me plaisais davantage au labo que sur une scène. J'étais vraiment mal dans cette période après les finales : c'était horrible en fait. Je n'étais pas très heureux. C'est stressant! »

68 Le jeune physicien, emporté par son goût pour la compétition et la convivialité, n'a pas prêté attention aux implications éthiques et politiques d'une inscription au MT180®. Il lui aura fallu discuter avec Awa lors d'une rencontre (dans un média) pour s'en rendre compte :

69 « Je me suis dit que j'étais passé à côté de tout le truc. Je me suis dit : «Oh putain, elle réfléchit vachement!» Awa, c'est quelqu'un de plus réfléchi et qui avait beaucoup plus problématisé toutes les questions de réformes de l'enseignement supérieur, de concurrence entre les universités, de finale internationale et de voir les inégalités flagrantes entre les différents pays candidats, alors que moi j'étais resté un peu à la surface. Je prenais les choses du bon côté et j'essayais juste d'évacuer mon stress en rigolant avec les autres candidats. Et je n'avais pas trop réfléchi à ça et je me suis dit : «Ah effectivement, je suis passé à côté de graves problèmes et j'ai sans doute fait de grosses erreurs». Donc euh... »

70 Clément ne dit pas explicitement que cette prise de conscience *a posteriori* d'une certaine légèreté dans son analyse de la situation a fait naître en lui un sentiment de culpabilité. Toutefois, son insistance sur la rigueur (morale) d'Awa et sa mise en comparaison (négative) avec elle laissent penser qu'un tel sentiment n'est pas loin, tout comme l'est sans doute l'atteinte à l'amour de soi que l'on peut éprouver au moment où l'on réalise avoir été « l'idiot utile » de telle ou telle institution :

71 « Je me rappelle quand j'ai dû aller faire un truc à une rencontre d'une organisation industrielle, je m'en suis mordu les doigts après. On ne se rend pas compte qu'on met un doigt dans un engrenage et qu'après on est complètement coincé dans ce truc. À la base, je faisais ça pour m'occuper et obtenir trois *ECTS*. Et je me suis retrouvé dans cette journée, avec une cravate! Et je me suis dit : "Qu'est-ce que je fous-là!?" Surtout quand tu croises ensuite les Bogdanov en sortant – là, c'était le summum! »

72 Or, la clinique du travail a montré que les dimensions éthiques du travail, lorsqu'elles sont bousculées par des transformations contraires aux règles de métier, pèsent d'un poids particulièrement important dans les atteintes les plus graves à la santé mentale, en particulier quand les travailleurs doivent affronter seuls leur honte ou leur



culpabilité (Dejours et Bègue, 2009; Rolo, 2015).

5. Conclusion

73 Parfois considéré comme un « terrain empirique de peu⁷ » au moment de son lancement, le concours MT180® permet en fait d'explorer un certain nombre de tensions qui traversent actuellement le champ académique français dans son ensemble et le doctorat plus spécifiquement. Parmi elles, la question des transformations du rapport éthique au travail scientifique n'est pas la moins importante. Alors que les institutions de l'enseignement supérieur et de la recherche présentent le tournoi comme un jeu favorisant l'exposition des doctorants et leurs travaux sous une lumière vive et dans une ambiance légère, les données empiriques et cliniques permettent d'introduire des nuances dans cet affichage irénique. En particulier, le sentiment de dépossession de soi et de ses travaux, à mesure que progresse le concours, alimente un désarroi palpable chez les candidats, y compris les plus « excellents » du point de vue des règles prescrites du concours. Qu'ils renoncent progressivement aux exigences propres à la vulgarisation pour verser dans la « communication promettante » (Quet, 2012) ou qu'au contraire ils refusent de se compromettre dans le seul but de gagner, les candidats expérimentent les entorses éthiques potentiellement attendues en vue de satisfaire aux exigences de la compétition – même « ludique ».

74 Du point de vue de la socialisation professionnelle – ou de la professionnalisation – des doctorants, un tel concours pose quelques problèmes relevant de la politique des sciences et de l'enseignement supérieur. Problèmes qui s'avèrent d'autant plus « chauds » que se pose avec acuité la question de la confiance des Français dans la science (Bauer et al., 2021). En effet, le travail de thèse est constitué de questionnements, d'essais, d'erreurs, d'agendas difficilement tenables, de solutions et de résolutions inattendues et plus ou moins prévues et il tend, la plupart du temps, à se réorganiser au fil de ces itérations. Différemment, Ma Thèse en 180 secondes® prépare les apprentis-chercheurs à promettre des « découvertes », bref à annoncer en public les apports certains d'un projet de recherche qui, pourtant, n'est pas encore accompli. Placer des doctorants en posture de promouvoir des résultats imminents là où subsistent des doutes les expose ainsi – eux, leur parole et leurs travaux – à être tôt ou tard contredits par les faits (scientifiques) ou l'absence de faits. Or, décevoir des promesses est certainement l'une des voies les plus efficaces pour entamer toute confiance. Et ici aussi le bât blesse : si « la science conserve en France un niveau d'estime très élevé chez une très large majorité de Français » (Bauer et al., 2021, p. 59), soit-elle considérée comme « institution ou [...] profession, [...] [comme] méthode ou comme un travail » (Bauer et al., 2021, p. 59), la confiance dont elle peut se prévaloir demande à être entretenue. Pour ce faire, notent les auteurs, permettre aux citoyens d'être davantage associés à la définition des orientations de la recherche offre sans doute une solution. Or, à former des doctorants à promettre plutôt qu'à vulgariser, leurs capacités futures à impliquer et concerner des citoyens dans la recherche risquent de s'en trouver réduites. L'effet des promesses trahies se compte en degré de défiance. Dès lors, il n'est pas question pour nous de défendre une formation doctorale qui fasse l'impasse sur l'apprentissage à diffuser des connaissances et questions scientifiques au-delà des espaces où ils sont produits. Il est question de défendre un cursus doctoral qui forme effectivement à la vulgarisation et à la diffusion des savoirs scientifiques : ce qui, à nos yeux, implique de ne pas arrimer de tels enseignements à des dispositifs compétitifs où le spectacle (et ses règles) l'emporte sur l'éthique de la justesse et de la précision, sur les normes du communalisme, de l'universalisme, du scepticisme



organisé et du désintéressement.

- 75 Il conviendra, dans quelques années, de faire un point précis sur les effets concrets d'une participation à ce tournoi dans le rapport au travail scientifique, afin de mesurer si la distorsion des règles de métier dans une configuration de formation « ludique » conduit à l'incorporation durable de dispositions à s'arranger avec la réalité scientifique pour peu que les contraintes internes ou externes l'exigent. Le recul historique manque pour le moment pour engager ce travail, mais la perspective même de devoir s'y atteler montre toute la pertinence d'une analyse affinée d'un tournoi comme le MT180®.

Bibliographie

Bauer, M. W., Dubois, M., Hervois, P. (2021). *Les Français et la science 2021. Représentations sociales de la science 1972-2020*. Université de Lorraine.

Béduwé, C., Fourcade, B. et Giret, J.-F. (2009). De l'influence du parcours de formation sur l'insertion : le cas des diplômés scientifiques. *Formation emploi*, 106, 5-22.

Bensaude-Vincent, B. (2010). Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique. *Questions de communication*, 17, 19-32.

Bonnal, L. et Giret, J.-F. (2009). La stabilisation des jeunes docteurs sur le marché de l'emploi académique. *Revue d'économie politique*, 119(3), 373-400.

DOI : 10.3917/redp.193.0373

Bourdages, L. (1996). *La persistance au doctorat. Une histoire de sens*. Presses universitaires du Québec.

DOI : 10.2307/j.ctv18pgk2d

Bourdieu, P. (1976). Le champ scientifique. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 2-3, 88-104.

DOI : 10.3406/arss.1976.3454

Charmillot, M. et Seferdjeli, L. (2002). Démarches compréhensives : la place du terrain dans la construction de l'objet. Dans M. Saada-Robert et F. Leutenegger (dir.), *Expliquer et comprendre en sciences de l'éducation* (p. 187-203). De Boeck.

Corsi, J.-M., Frances, J. et Le Lay, S. (2021). *Ma Thèse en 180 secondes®. Quand la science devient spectacle*. Éditions du Croquant.

Dejours, C. (1993). *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail* (2^e édition). Bayard éditions. (Ouvrage original publié en 1980)

Dejours, C. (1992). Pathologie de la communication. Situation de travail et espace public : le cas du nucléaire. *Raisons pratiques*, 3, 177-201.

Dejours, C. et Bègue, F. (2009). *Suicide et travail : que faire?* Presses universitaires de France.

Flot, C. (2014). Le travail scientifique à l'épreuve de la logistique gestionnaire. *Travailler*, 32, 55-73.

DOI : 10.3917/trav.032.0055

Frances, J. et Le Lay, S. (2017). L'usage des business games dans le cursus doctoral. « Esprit d'entreprendre » et « esprit d'entreprise » dans la formation à la recherche. *Formation Emploi*, 140, 67-86.

Frances, J. et Le Lay, S. (2020). Docteurs, Pitches et ascenseurs : l'étrange recette du concours Ma thèse en 180 secondes®. *Savoir/Agir*, 51, 51-58.

Gargani, J. (2007). De la convivialité entre scientifiques. *Revue du MAUSS*, 29, 127-156.

DOI : 10.3917/rdm.029.0127

Geertz, C. ([1998] 2009). La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture. *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, 6.

DOI : 10.4000/enquete.1443

Latour, B. (1993). *La clé de Berlin*. La Découverte.

Latour, B., Woolgar, S. (1988). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. La Découverte.

Le Lay, S. (2012). Peut-on souffrir au travail dans la recherche scientifique publique? *Éléments de*



débat. *Mouvements*, 71, 93-111.

DOI : 10.3917/mouv.071.0093

Le Lay, S., Frances, J. et Noûs, C. (2020). Le benchmarking biographique : un outil discursif d'accompagnement vers les « carrières scientifiques nomades ». *Travailler*, 44, 215-244.

Louvel, S. (2006). Les doctorants en sciences expérimentales : futurs collègues ou jeunes collègues? *Formation Emploi*, 96, 53-66.

DOI : 10.4000/formationemploi.2543

Macintosh-Murray, A. (2007). Poster Presentations as a Genre in Knowledge Communication: A case Study of Forms, Norms, and Values. *Science Communication*, 28(3), 347-376.

Merton, R. K. (1968). The Matthew effect in science. *Science*, 159(3810), 56-63.

DOI : 10.1126/science.159.3810.56

P.É.C.R.E.S (2011). *Recherche précarisée, recherche atomisée. Production et transmission des savoirs à l'heure de la précarisation*. Raisons d'agir.

Pélisse, J. (2012). Une EXpérience de participation à l'élaboration d'un LabEX : quelques éléments d'analyse réflexive. *Mouvements*, 71, 40-53.

Pires, A. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. Dans J. Poupard (dir.), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p. 113-169). Gaëtan Morin éditeur.

Pourmir, I. (1998). *Jeune chercheur. Souffrance identitaire et désarroi social*. L'Harmattan.

Quet, M. (2012). La critique des technologies émergentes face à la communication promettante. Contestations autour des nanotechnologies. *Réseaux*, (173-174), 271-302.

Rolo, D. (2015). *Mentir au travail*. Presses universitaires de France.

DOI : 10.3917/puf.rolod.2015.03

Schultheis, F. (2000). Chacun sa Chimère : Le Privatdozent, ou l'« illusio » académique faite homme. Dans M.-A. Gonseth, J. Hainard et R. Kaehr (dir.), *La grande illusion* (p. 41-55). Musée d'ethnographie éditions.

Wittorski, R. (2008). La professionnalisation. *Savoirs*, 17, 9-36.

DOI : 10.3917/savo.017.0009

Notes

1 Nous avons réalisé des questionnaires (n=420), des entretiens semi-directifs (individuels et collectifs [n=42]) et des observations directes (n=13).

2 Récemment, des collectifs d'apprentis-chercheurs précarisés ont dénoncé les conditions de travail à l'œuvre dans le champ académique et leur fatigue à s'y plier : <https://academia.hypotheses.org/category/lectures-readings/notre-universite-est-de-qualite-mais-jusqua-quand/la-parole-des-non-titulaires>. Cette question n'est ni nouvelle ni circonscrite à la France. Voir, par exemple : Franz Schultheis sur le cas allemand (2000) ou de Louise Bourdages sur le cas québécois (2000).

3 <https://www.acfas.ca/evenements/journees-de-la-releve-en-recherche>.

4 Certes, l'Habilitation à diriger des recherches est le diplôme le plus haut. Toutefois, elle ne relève pas de la formation initiale et sa rédaction repose sur une trajectoire académique conséquente. Pour la clarté de l'exposé, nous considérerons donc que le doctorat est le diplôme le plus haut des hiérarchies universitaires consécutivement à une formation initiale.

5 Pour une analyse de la genèse de cette notion, voir Le Lay *et al.* (2020).

6 Nous utilisons le terme professionnalisation au sens de « processus d'acquisition de savoirs et de compétences professionnelles en situation réelle [...] et de construction d'une identité [notamment *via* la formation]. Cela correspond à une dynamique de socialisation professionnelle » (Wittorski, 2008, p. 19).

7 Au début de notre enquête, quand nous la présentions à des collègues, nous récoltions des commentaires mi-amusés, mi-moqueurs qui suggéraient qu'une telle investigation était sans doute injustifiée tant le concours semblait être un « gadget » appelé à disparaître rapidement. Finalement, le jugement de valeur qu'ils produisaient à l'égard du dispositif (vu comme un « événement de peu ») les amenait à le dévaluer en tant qu'objet de recherche.



Pour citer cet article

Référence électronique

Jean Frances et Stéphane Le Lay, « Le MT180® ou les infortunes de l'excellence », *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur* [En ligne], 39(1) | 2023, mis en ligne le 17 janvier 2023, consulté le 19 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ripes/4571> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ripes.4571>

Auteurs

Jean Frances

ENSTA-Bretagne (Brest), jean.frances@ensta-bretagne.fr

Stéphane Le Lay

Institut de psychodynamique du travail (Paris), stephane.lelay@ipdt.fr

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

